

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 49

Artikel: La nuit aux émotions : [suite]
Autor: Loudier, Sophronyme
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187929>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

meintès ne cotàvont pas tant, lài repond de n'air cràno, ein porteint la man dràite à son chacot :

— Mon capitaine ! J'ai fait les célèbres campagnes du *Mont Tendro* et du *Riselo* ; après le fameux siège de *Chastello*, je suis entré le premier dans la place, et j'ai assisté à la prise du pont de la grande *Malagne*, d'où je suis rentré dans les cantonnements amenant seul un troupeau de 125 chèvres conquises sur l'ennemi.

— Soldat ! se lâi fe lo capitaino, à dater de ce jour vous serez caporal dans les armées de Sa Majesté le roi de Naples et de Sicile, car votre brillante conduite dans les campagnes sus-mentionnées vous désigne pour ces fonctions. Continuez !

Et l'est dinse que lo veladzo dè Mourtsi a età re-presentià pè on caporat dein lè z'armées dè Naples.

LA NUIT AUX ÉMOTIONS

IV

— Oh ! démon ! murmura le chef des bohémiens.

— Le lendemain, continua Zéphora, en arrondissant ses bras autour du cou du Tzigane, dès que l'aube a lui, et l'aube est bien tardive à la fin de décembre, on vient pour achever l'ouvrage inachevé la veille ; en voyant la tombe entr'ouverte, on crie au miracle ou à la violation de sépulture ; la journée se passe à avertir la police, à visiter le cercueil, à reconnaître que les trésors de la morte ont disparu ; dans l'après-midi, une visite officielle a lieu ; procès-verbal est dressé ; on réfléchit, on cherche le coupable...

— Et on le trouve dans sa voiture ? ajouta Frantz.

— Non, car aussitôt l'opération terminée, les bohémiens sont partis sans tambour ni trompette, à vingt lieues de là. — Dans le cas peu probable où les soupçons viendraient à les atteindre, la frontière est proche : arrivât-on à les rattraper, ils auront eu tout le temps voulu pour mettre en lieu sûr l'objet des recherches et jurer qu'ils ne savent ce qu'on veut leur dire.

Il y eut un moment d'admiration parmi le groupe, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

— La chose en vaut-elle la peine ? demanda Frantz, l'œil animé et en regardant fixement Zéphora.

— Les uns évaluent le tout à dix mille francs ; d'autres prétendent que cette valeur peut être doublée ; en tous cas, nous verrons bien, si toutefois maître Frantz se décide.

— Qui fera le guet ?

— Moi, répondit Zéphora.

— Allons, c'est chose décidée, répartit Frantz : à minuit, nous qui n'avons point peur des morts, nous irons leur faire visite, Wilfrid nous accompagnera et Boëtzen fera en sorte que le cheval soit attelé au moment où nous reviendrons.

Les deux individus désignés acquiescèrent de la tête ; on se mit à table et le repas fut des plus gais.

Vers minuit, Frantz, Wilfrid et Zéphora sortirent de la voiture, depuis longtemps déjà sans lumière. — Comme ils l'avaient supposé, Neufchâteau dormait ; gagner les abords du cimetière fut l'affaire de quelques minutes ; les trois misérables marchaient en silence ; les chaussons qu'ils avaient aux pieds amortissant le bruit des pas, on eût dit, effectivement, des ombres qui glissaient sur le sol un peu durci par un commencement de gelée depuis la disparition du jour.

Pas un bruit ne troublait le silence de la nuit ; pas une lumière ne brillait dans les habitations voisines ; c'était l'heure du repos pour les honnêtes gens, mais aussi l'instant du crime pour les autres.

Arrivés au pied du mur, Frantz en mesura la hauteur ; celle-ci était des plus insignifiantes, deux mètres au plus le séparaient des premières tombes. — Wilfrid fit la courte échelle à son chef de file et d'une enjambée Frantz tomba de l'autre côté.

— A ton tour, Wilfrid, dit Zéphora, le pied dans mes mains et en avant.

Wilfrid appuya son bras droit contre le mur, plaça le pied gauche dans les mains de la bohémienne qui avait le dos tourné contre le mur, et prit son élan ; cinq secondes après, il avait rejoint maître Frantz.

Malgré l'obscurité, il ne fut pas difficile aux deux sacrilèges de s'orienter, Zéphora, avant le départ, leur ayant tracé sûrement leur très court itinéraire. Arrivés au caveau, Frantz tira une petite pince d'acier de sa poche et descella les briques qui recouvraient la tombe ; le résultat fut tel qu'il pouvait le souhaiter, la maçonnerie céda sans aucun effort.

— Reste-là, dit-il à voix basse à Wilfrid, pendant que je vais descendre, et veille au grain ; si tu entends le moindre bruit, jette-moi une pincée de terre sur le dos, je saurai ce que cela veut dire.

Frantz, se tournant la face contre un des côtés du caveau, s'y cramponna les mains et laissa ses jambes glisser à l'intérieur ; grâce à sa stature, le bout de son pied rencontra le cercueil déposé au fond.

— Je le tiens, ajouta-t-il en s'adressant à son compagnon.

Ayant pris pied sur le couvercle en épais bois de chêne de la bière, Frantz entr'ouvrit le devant de sa vareuse, et en retira une minuscule lanterne sourde allumée. Il regarda, rapidement, les contours du cercueil, puis plaçant dans une cavité sa lanterne sourde, il s'empara d'une lime qu'il avait apportée et coupa en moins d'une minute les deux crochets qui attachaient le couvercle au cercueil ; la chose faite, il souleva le dessus, écarta le drap et se trouva face à face avec le cadavre. Examiner la morte avec sa lanterne fut l'affaire d'une seconde ; ainsi que l'avait dit Zéphora, M^{me} de Verchesne avait été revêtue de ses plus riches vêtements et ornée de ses splendides bijoux.

— Oh ! qu'elle est belle, pensa le monstre ; c'eût été folie, en vérité, que de laisser tant de richesses ensevelies dans la terre.

Sans perdre un instant, il prit une main froide, inerte, à laquelle brillaient plusieurs bagues enrichies de perles et de magnifiques diamants. Il essaya de retirer du doigt où ils étaient passés ces bijoux précieux ; mais ce fut en vain, les extrémités digitales s'étaient un peu gonflées, et la chose demeurait absolument impossible.

Frantz poussa un rugissement de fauve.

— Qu'as-tu donc, lui demanda Wilfrid ?

— L'enflure des doigts s'oppose au rejet des objets.

— Ils sont là ?

— Aux mains, au cou, aux oreilles, je les vois parfaitement ; comment faire ?...

— Scie le doigt, coupe la main, arrache les oreilles, peu importe ; seulement fais vite.

— Bonne idée, répartit le misérable ; allons, à la besogne.

Il s'empara aussitôt d'un stylet, qu'il tenait caché dans la doublure de sa manche, et fit pénétrer la lame dans les chairs du doigt, au-dessus des bijoux.

La morte tressaillit.

(A suivre.)

Aux ménagères. — Aujourd'hui, mesdames, le *Conteur* vient vous indiquer la vraie manière d'apprêter les pommes de terre dites à l'italienne. Il vous suffit d'en prendre quinze ou vingt que vous ferez cuire